

encouragent l'intégration de contenus liés aux peuples autochtones dans les cours et les programmes. Nul doute que les professeurs des programmes de français trouveront dans cette étude des références très utiles pour inclure des textes littéraires inuits dans leur programmation de cours.

*Jean-Jacques Desfert*

*Saint-Mary's University*

\*\*\*

Bonhomme, Béatrice. *Monde, genoux couronnés*. Mers sur Indre, Collodion, 2022. 160 p.

Prix Mallarmé 2023, recueil composé de douze suites et accompagnés de cinq gravures de l'auteure, *Monde, genoux couronnés* tourne autour des tensions de la perte, du deuil, d'une 'morsure du cœur', vécues au sein d'un paradoxal sentiment d'émerveillement surgissant d'un viscéral attachement aux choses de la terre tout comme à une profonde admiration pour quelques figures tutélaires ayant exercé sur les façons d'être et de faire de Béatrice Bonhomme, faut-il comprendre, une grande influence. *Le cœur de la brodeuse* (15-42) s'avère richement exemplaire à bien des égards, ses vingt-six micropoèmes flottant chacun dans sa grande blancheur, compacts et ouverts, discrets et intimes, accueillant et chantant une patience, un modeste accomplissement, 'reprisant' monde et lumière, partageant le secret d'une 'bienveillance', d'une 'sérénité' qui reste à vivre, à 'coudre', et ceci 'dans la même humilité de gestes d'arbre', malgré protestations, doutes, effondrements. Un poëein, une pratique simultanément scripturale et existentielle, qui élude toute prétention, s'ancrant dans une vigilance, une lente méditation guettant de petites mais riches lueurs, de fuyantes beautés à caresser.

Si le poème risque d'être pris dans le piège d'une 'pataugeoire' (60), le 'scandale' de la mort impuissant à protéger la fragile et éphémère beauté de l'être, reste la face secrète du manque, d'un supposé 'impossible' au cœur du monde : le désir, l'implacable vouloir qui sous-tend et blasonne incessamment le poème de Bonhomme, celui-ci devenu site de cette 'résistance' dont parle Jean-Luc Nancy, acte et lieu de tout ce qui pulse et vibre au-delà de son titre dans le *Desolatio* de Michel Deguy (avec son écho de *Poeta en Nueva York*?). L'essentiel consisterait à entrer dans le monde, le 'devenir d'arbre' de ce qui est (12); à savoir épouser ses rythmes simultanément resplendissants et aveuglants; à savoir 'broder [à son tour] le monde' (33), en créer la couronne sur les genoux. Sa propre couronne offerte comme 'réponse'/répons', comme dirait Jean-Paul Michel, à tout ce qui est dans sa tourbillonnante et pure étance.

Bref, domine ici, combative et sereine à la fois, une poétique qui persiste à honorer 'nos petits moyens / De mots' (65), à dépasser, transfigurer, même, 'solitude' et 'distance', les rebaptiser presque, si j'ose dire, en choisissant, enhardie, consentante, débarrassée de tout orgueil comme de toute accusation, d'aimer la pleine et extraordinaire totalité dont elles font partie intégrante. Les dernières suites de *Monde, genoux couronnés* confirment la force de ce resaisissement. La page du poème reçoit par le biais de ce qui s'y inscrit la pleine et subtile 'lumière' (91) – sa 'vérité', son au-delà du temps (147-8) et une énigmatique mais fertile et magnanime cosmicité la baignant– de tout ce qui est. Habiter le monde devient inséparable du geste d'écrire, d'un poëein qui réassume sa précaire mais sûre capacité à être-avec, -parmi et -pour. Le sentiment d'une profonde appartenance tellurique s'implante ainsi dans celui qui, comme dirait Yves Bonnefoy, 'en excède les signes'. Le savoir de l'amour, de sa pertinence, se lie et se fie à un insaisissable, une expérience tautologique, circulaire, plutôt qu'une logique platement raisonnée de notre être-là et de sa visée, son pourquoi. En cela, et en dépit d'un élégiaque et d'un deuil, fatidiquement persistants à leur tour, le recueil parvient à rester chant, oraison, site d'élévation parmi ses marasmes, gardien d'une immense splendeur lumineuse qu'incarnerait celui-

celle qui en rêve la réalité, ‘blotti[e] au creux du rien’, lit-on à la fin (164). Ce rien qui, pourtant, s’avérerait tout, inversant ainsi avec Mallarmé la célèbre déclaration issue de la plume même de celui-ci où le tout du réel ne serait que rien. L’inversant, mais la fuyant viscéralement, loin de tout critère strictement esthétique.

*Michaël Bishop*

*Université Dalhousie*

\*\*\*

Fourcaut, Laurent. *Christian Prigent, contre le réel, tout contre*. Paris : Sorbonne Université Presses (SUP), 2023, 320 p.

Il est possible, me semble-t-il, de ne pas céder à la tentation d’une vraie affection pour l’œuvre poético-fictionnelle de Christian Prigent tout en y reconnaissant un certain génie relativement idéologisant s’y épanouissant. Ce qui, pourtant, reste sûr, c’est que cette étude de Laurent Fourcaut parvient avec brio et une méticuleuse application à faire le maximum pour nous convaincre des mérites d’un antilyrisme chantant le pur matérialisme de ce qui est tout comme des textes s’y plongeant depuis leur hautaine plateforme d’ironie et de dérisión, d’un certain nihilisme même qui fait que l’œuvre, malgré l’inépuisable et visiblement satirisante énergie de son poëin, baigne presque névrotiquement dans une atmosphère explicite ou implicite de mélancolie, de morbidité, de deuil.

Les analyses de Laurent Fourcaut sont nécessairement mais brillamment compactes – l’œuvre de Prigent est vaste, comme le confirme l’exemplaire bibliographie d’une centaine de pages – et choisissent de se centrer surtout sur cinq titres, *L’âme* (2000), *Une phrase pour ma mère* (1996), *Dum pendet filius* (1997), *Les enfances Chino* (2015) et *Chino au jardin* (2021). Le sous-titre de l’étude de Fourcaut évoque la tension à bien des égards centrale au cœur des écrits de Prigent, celle qui oppose la matière du réel à la pure, impossible, non-coïncidente symbolique des mots. Si écrire s’avère ainsi acte et lieu de séparation, d’irreprésentable, d’irréel, d’absence même, reste que la poétique prigentienne prend pour tâche d’en faire la démonstration la plus concrète imaginable pour, d’un côté, souligner la presque totale énigmatичé du réel, sa grouillante et infinie monstruosité castratrice et mortifère, et, de l’autre, mais inséparablement, donner une textualité-poiéticité, un contre-monde, une chose d’art, exhibant dans un geste de mimétisme paradoxal, de ‘baroquisme foncier’ (37), la démesure, le sens opaque quoique si souvent pseudo-rationnellement réduit, déformé, d’un réel vertigineusement et mal vécu comme un trou inquiétant, menaçant, dévorateur. Écrire est ainsi site d’un dégoût viscéral tout en étant acte de satisfaction d’un curieux et érotisé désir de pénétration-réinvention de cette expérience par le biais de la langue. Son geste, son infatigable geste, s’avère, dans un entretissement sans couture (quoique finement cousu par la pensée comme par le ‘style’), résistance et fuite, étreinte et fabrication, fabulation, horreur et peur, audace et jouissance. Cela qui est entre monde et poète, Prigent l’appelle ‘l’âme’, chose de ‘vacuité vaporisée’, écrit-il (47), qui, poursuit-il, ‘a baisé ma bouche // je mange l’aimable l’essence la chance / le dissous / l’absolument sans nom’ (*ibid.*). Pénétrer le trou de l’âme, réaliser ce ‘bloc d’âme déchu’ qu’est le poème, note-t-il, et toujours avec cette jouissive-neurasthénique signature, cette pointe d’ironie abattue-sourriante, c’est faire deux choses à la fois, comme dit si bien Laurent Fourcaut, ‘c’est tirer son épingle du jeu en s’arrachant à la pesanteur, étouffante et castratrice, pour gagner les hauteurs respirables... du texte’ (49). C’est dire, simultanément, comme le suggère Prigent, ‘non’ et ‘oui’ (28). C’est ménager, ajoute-t-il, ce que l’âme invite à faire : ‘sois l’insu de toi l’en-soi tu / [...] / le gaz indécis entre ta cervelle / et l’espèce de graisse que t’as comme cerveau’ (50).

Si, comme le suggère Laurent Fourcaut, cette pratique, ce ‘ménagement’ particulier de l’expérience du réel, entraîne le paradoxe ‘homéopathique’ d’un ‘traite[ment du] mal par le mal’ (56), dans son journal des années 2012-2018, *Point d’appui*, Prigent en